

mardi 9 novembre 2021

Société

D'un chaman à l'autre : théories du complot et impasses du debunking

Par [Nicolas Guilhot](#)

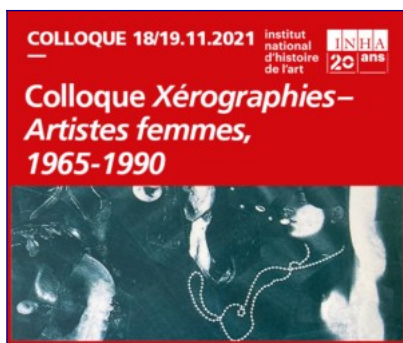
Historien

Il est indéniable qu'Internet et les réseaux sociaux jouent un rôle majeur dans la diffusion des théories du complot, mais cela ne signifie pas pour autant que celles-ci se réduisent à une question d'information, ni que nous ayons affaire à un phénomène nouveau : ce qui frappe, à y regarder de plus près, c'est, au contraire, l'impression de déjà vu.

- [Favoris](#)
- [agrandir](#)
- partager
 - [twitter](#)
 - [faceboook](#)
 - [linkedin](#)
 - [copier le lien](#)
 - [mail](#)

Comme pour le jour de la photo de classe, la marche du 6 janvier sur le Capitole à Washington consistait à porter sa plus belle tenue. Si le tout-venant s'était contenté de l'uniforme de rigueur – de robustes vêtements de travail et une casquette MAGA (pour *Make America Great Again*) –, les plus exubérants avaient opté pour des costumes de super-héros, des toges romaines, des peaux d'animaux ou des tenues mimétiques. Les apparences étaient d'autant plus importantes qu'il n'y avait pas grand-chose d'autre en jeu.

En l'absence d'un programme politique défini et d'une réelle organisation, la pose a pris inévitablement le pas sur la politique : il s'agissait avant tout de faire acte de présence et de se faire remarquer. Seule la violence a sauvé cette fanfaronnade du ridicule. Décidée à reprendre le pays par la force, une foule un peu déphasée est sortie de l'épreuve de force avec un pupitre et quelques souvenirs de procédure parlementaire. Les véritables trophées de la journée furent les selfies.



publicité

La vedette du jour ? Un homme, torse nu, coiffe en fourrure de coyote et cornes de bison, le visage peint aux couleurs du drapeau américain, la poitrine ornée de tatouages néo-païens. Véritable aimant pour les objectifs des caméras et des appareils photo, il est partout dans la couverture

médiatique de l'événement : on le voit gonfler ses biceps sur l'estrade de la Chambre du Sénat, brandir une lance, déambuler dans les couloirs vides du pouvoir, inspecter un bureau encore jonché du fouillis d'une évacuation précipitée, s'adresser à des policiers interloqués.

Devenu instantanément viral, l'homme a inspiré toute une série de comparaisons, du chanteur pop britannique Jamiroquai à Chewbacca de la *Guerre des étoiles*. Quelques jours à peine après l'émeute, il était possible d'acheter son effigie auprès d'un fabricant argentin de poupées de collection. Et il a fait des émules : en avril dernier, lors d'une manifestation contre la fermeture des restaurants à Rome, un ancien vendeur de lampes à bronzer, propriétaire d'une pizzeria à Modène, a pris part à l'émeute en arborant cornes et fourrure, le visage barbouillé du tricolore.

Figure emblématique du 7 janvier, l'homme est connu sous le nom de « Q Shaman », en référence à la mouvance QAnon, dont les adeptes sont convaincus que le monde est gouverné par une cabale de pédophiles. Pour l'état civil, il s'agit de Jacob Chansley, un supporter de Trump âgé de 33 ans et originaire de Phoenix, Arizona. Avant même de devenir le visage public de l'émeute du 6 janvier, les frasques politiques et le sens vestimentaire de Chansley lui avaient déjà valu l'attention de la presse locale. En 2019 et 2020, il assistait régulièrement aux rassemblements organisés par Trump et on pouvait, de temps à autre, le trouver faisant les cent pas devant le Capitole de l'Arizona et dispensant bruyamment la bonne parole de QAnon au rythme d'un tambourin chamanique.

À la suite du 6 janvier et de l'arrestation de notre homme, des détails biographiques sont venus définir les contours d'une vie par ailleurs banale : une expulsion pour loyers impayés, suite à laquelle Chansley était retourné vivre avec sa mère ; quelques années d'université pendant lesquelles il avait étudié la religion, la psychologie et la céramique ; un passage dans la marine en tant qu'apprenti commis à l'approvisionnement sur un porte-avions ; des velléités rapidement déçues de faire une carrière d'acteur ; et deux ouvrages publiés à compte d'auteur, un essai et un roman, disponibles à la demande sur Amazon.

Écrit sous le nom de plume de Jacob Angeli, *One Mind At A Time* (Un esprit à la fois) livre au lecteur les nombreuses opinions de Chansley sur le monde dans un flux ininterrompu et informel qui évoque l'équivalent stylistique de l'incontinence. L'ouvrage contient quelques autres éléments d'informations biographiques. On y apprend qu'adolescent, il se considérait un fervent partisan de George W. Bush, qu'il était indifférent aux questions environnementales, favorable à l'invasion de l'Irak et convaincu que les États-Unis étaient en droit d'exporter la liberté à coups de missiles de croisière – cela jusqu'à ce qu'il cesse de croire les médias grand public et voie la lumière, notamment grâce à « plusieurs expériences de dissolution des frontières [...] à base de plantes psychédéliques ». Depuis lors, Chansley se considère comme un guérisseur et un praticien du chamanisme.

L'attachement que Chansley voue à QAnon et sa participation à l'émeute du 6 janvier ont façonné notre manière d'interpréter politiquement ses gestes et sa personne. Certains commentateurs ont noté que ses tatouages sont des symboles de la mythologie nordique récupérés de longue date par les groupes suprématistes blancs. Et si cela peut sembler incompatible avec un attirail chamanique et une tenue qui évoque davantage une session de Fortnite qu'un penchant pour le look Waffen-SS, il est vrai qu'à ses débuts, le Ku Klux Klan aussi ressemblait à un carnaval qui aurait mal tourné, une sorte de *pride* macabre avec *cosplay* et kazoos, avant d'opter pour la sobriété de ce que James Thurber a appelé « la literie d'apparat ».

L'extrême-droite contemporaine absorbe les répertoires contestataires progressistes et les schémas de la contre-culture pour les canaliser dans une direction réactionnaire.

Même s'il est tentant de faire de Chansley un fasciste parmi d'autres, la *reductio ad Hitlerum* atteint rapidement ses limites heuristiques. Il ne fait aucun doute que les diatribes de Chansley recourent pleinement les vues conspirationnistes de l'extrême-droite : « Q consiste à reprendre le pays aux mondialistes et aux communistes [...] qui ont infiltré les médias [...], le divertissement [...], la politique », a-t-il par exemple déclaré dans un entretien. Pourtant, à ne prêter attention qu'à ce qui renvoie aux fascismes du passé, on risque de passer à côté de ce qui est nouveau et singulier – et plus immédiatement pertinent.

Dans son [reportage](#) sur les événements du 6 janvier pour le *New Yorker*, Luke Mogelson a observé que de nombreux participants aux précédentes manifestations contre le confinement « se percevaient comme des gardiens de la tradition du mouvement des droits civiques », et que certains d'entre eux allaient jusqu'à se comparer à Rosa Parks.

Les adeptes de QAnon comptent dans leurs rangs d'anciens centristes et autres *liberals* désenchantés : certains ont voté pour Obama, d'autres viennent de familles pro-Hillary ou pro-Bernie. Ce n'est vraisemblablement pas le cas de Chansley, même si certaines de ses convictions pourraient fort bien figurer dans un pedigree progressiste.

Dans *One Mind At A Time*, il décrit le monde qui émergera une fois vaincu le « fascisme d'entreprise militarisé » de l'État profond : les prisons seront « progressivement éliminées » et la peine de mort abolie ; les frontières disparaîtront et tout le monde pourra se déplacer librement ; il y aura « beaucoup d'argent pour que les enseignants soient mieux payés, pour que les soins de santé soient couverts pour tous les citoyens, pour que les sans-abri aient un toit et qu'aucun humain ou animal ne souffre de la faim ou de maltraitance ». Sans oublier le chanvre qui remplacera le bois et les colonies d'abeilles de l'Amazonie qui échapperont finalement aux méfaits de la déforestation.

Il est facile de ne voir dans ces propos que les élucubrations d'un esprit confus – ce qui est le cas. Mais ce bric-à-brac idéologique incohérent – composé de diatribes enragées contre le mondialisme, d'idées qui ne dépareraient pas dans les manifestes Black Lives Matter (« *defund the police* »), voire dans le matériel de campagne d'un Bernie Sanders – reflète la capacité de l'extrême-droite contemporaine à absorber des répertoires contestataires progressistes et des schémas de la contre-culture pour les canaliser dans une direction réactionnaire.

Si l'on doit parler de fascisme, c'est moins dans le sens d'une menace extérieure qui pèserait sur les institutions de la démocratie libérale, comme le suggèrent les images du 6 janvier, que dans celui d'un délitement interne de celles-ci. Il ne s'agit pas d'une idéologie codifiée dans le passé, mais d'un mouvement qui préempte et désamorce la nécessité du changement social en faveur du *statu quo*, un mouvement composé de magnats de l'industrie et d'ouvriers au chômage, de patrons de casinos et de concierges, de marchands de sommeil et de locataires expulsés, un mouvement qui a trouvé dans un escroc de l'immobilier le meilleur porte-drapeau possible.

Ce qui importe n'est pas tant de savoir si des échos des brasseries des années 1930 résonnent dans les déclarations de Chansley, mais de comprendre pourquoi un éco-guerrier New Age de l'Arizona qui appelle de ses vœux une sécurité sociale à couverture universelle participe à une parodie de putsch aux côtés de néo-nazis et de *soccer moms*, pour finalement devenir le visage du fascisme gonzo du XXI^e siècle. Une partie de la réponse, semble-t-il, est liée aux théories du complot.

QAnon s'est construit à partir d'une rumeur plus ancienne, connue sous le nom de « Pizzagate », selon laquelle Hillary Clinton était à la tête d'un réseau pédophile opérant depuis le sous-sol de Comet Ping Pong, une célèbre pizzeria de Washington D.C. Même après qu'un adepte lourdement armé eut pris d'assaut les lieux pour ne rien trouver d'autre qu'une arrière-cuisine dans laquelle le personnel de l'établissement s'affairait à pétrir de la pâte à pizza, la rumeur ne s'est pas éteinte. Elle continua à se répandre sous la forme de prophéties cryptiques postées en ligne par un mystérieux contributeur qui signait ses missives de la lettre « Q », en référence à un niveau d'habilitation sécurité-défense du ministère de l'Énergie des États-Unis.

Pour la communauté en ligne des fidèles, ces « *Q drops* » suggéraient que Trump était en train de mener une guerre secrète contre le réseau pédophile mondial niché au cœur de l'État profond. Le combat final aurait lieu au grand jour, bien que sous un éclairage crépusculaire, lorsque Trump ordonnerait à diverses branches des forces de sécurité de rafler les membres de la cabale – un événement baptisé « The Storm » (« La Tempête ») dans le folklore QAnon.

Dans son célèbre essai sur la pensée complotiste, [*Le Style paranoïaque : théories du complot et droite radicale en Amérique*](#) (1964), Richard Hofstadter suggérait que ce qui caractérise l'esprit paranoïaque n'est pas seulement la croyance dans telle ou telle théorie du complot, mais le fait de considérer l'histoire elle-même comme une vaste conspiration. Pour Chansley, QAnon n'est pas seulement une théorie concernant l'establishment politique de Washington mais le canevas même de l'histoire américaine, dans la trame duquel chaque pièce du puzzle trouve sa place, des ovnis et de l'assassinat de John F. Kennedy aux récentes fusillades dans les écoles.

Il est difficile de résumer les élucubrations de Chansley, à côté desquelles les divers épisodes d'Indiana Jones font l'effet d'un documentaire soporifique sur Arte. En résumé, la conviction que l'élite mondiale s'adonne au trafic d'êtres humains et au viol d'enfants n'est que la couche externe d'un complot bien plus vaste, complot dont les membres sont cooptés précisément du fait de leur dépravation, laquelle permet à l'État profond de s'assurer de leur docilité par la biais du chantage.

Mais, dans ce cas, qu'est-ce que l'État profond, se demandera-t-on ? Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, explique Chansley, les États-Unis ont secrètement absorbé le réseau de renseignements nazi et, partant, les technologies de pointe allemandes, qui n'étaient pas toutes d'origine humaine : dans leur quête de suprématie, les nazis étaient entrés en possession de savoirs ésotériques, peut-être lors de leurs expéditions secrètes en Antarctique et en Asie, où ils seraient vraisemblablement entrés en contact avec des civilisations extraterrestres (d'où les mystérieux « Foo Fighters » de la fin de la Seconde Guerre Mondiale).

Transplantés aux États-Unis, accompagnés peut-être de leurs collègues extraterrestres, les scientifiques nazis ont poursuivi leurs expériences médicales sur des sujets humains, ainsi que le développement de technologies extraterrestres secrètes (d'où les événements de Roswell). Cette vaste opération de camouflage se poursuit encore aujourd'hui : le sous-sol de la masse continentale nord-américaine est sillonné par un réseau de cavernes connues sous le nom de « Deep Underground Military Bunkers », ou DUMBs, « reliés par de grands tunnels qui utilise [sic] un train à sustentation magnétique se déplaçant à la vitesse Mach d'une base à l'autre ». Certains de ces bunkers souterrains abritent des installations militaires secrètes ou sont interdits d'accès, d'autres ont été maquillés en infrastructures civiles.

De courageux chercheurs de vérité ont parfois exposé ces dernières : il est par exemple évident que l'aéroport international de Denver cache un DUMB s'enfonçant dans les entrailles de la terre sur

huit niveaux, car comment expliquer autrement la disposition en forme de croix gammée de ses pistes, si ce n'est en guise de clin d'œil à son rôle de plaque tournante pour les fonctionnaires nazis de l'État profond ? Est-ce une coïncidence si l'existence d'un monde souterrain habité par des créatures non humaines soit attestée dans un certain nombre de civilisations anciennes ? Et que se passe-t-il au juste dans les cryptes de cet autre repaire de violeurs qu'est le Vatican ?

Partout, de Comet Ping Pong à la salle d'embarquement de Denver, des gens sont enlevés pour servir de cobayes dans le cadre d'expériences de transformation génétique, de contrôle mental et de pouvoirs surnaturels, tandis que des enfants sont jetés ici et là en pâture à l'élite pédophile dont le rôle est de tenir l'État profond à l'abri des regards.

Chansley, lui, a regardé droit dans les ténèbres et n'a pas bronché : « Quand j'ai découvert que 800 000 enfants et 600 000 adultes sont portés disparus chaque année rien qu'aux États-Unis, j'ai eu la Chair de poule [sic] ! » La fluoration des eaux municipales ainsi que le lavage de cerveau idéologique opéré via le système scolaire et les médias grand public garantissent la soumission de la population générale, tandis que des pouvoirs de contrôle mental permettent à l'État profond de commanditer des tueurs programmés et de fomenter des fusillades dans les écoles, et ce dans le but de désarmer les patriotes qui seraient tentés de vouloir libérer la population souterraine d'esclaves sexuels. Et puis, il y a les victimes dont personne ne parle : de mèche avec des sociétés maléfiques comme Monsanto, l'État profond se livre à un « écocide » et massacre non seulement des enfants innocents, mais aussi des millions de nos frères bovins. Où sont nos enfants ? Où sont nos bisons ?

Les réseaux sociaux jouent un rôle majeur dans la diffusion des théories du complot, mais cela ne signifie pas pour autant que celles-ci se réduisent à une question d'information.

Il existe de manière assez répandue, chez les universitaires, les responsables des politiques publiques et les chiens de garde de l'information, une tendance à considérer les théories du complot comme des théories, c'est-à-dire des affirmations sur le monde susceptibles d'être vraies ou fausses. Dans la mesure où elles sont typiquement fausses, nous les traitons comme des explications sociologiques erronées, fondées sur des incohérences logiques ou des vices de preuve.

C'est après tout à un philosophe des sciences que nous devons le concept de « théorie du complot » : lorsque [l'expression voit le jour](#) en 1948 sous la plume de Karl Popper, elle désigne l'incapacité à interpréter les événements sociaux comme la résultante d'une myriade de processus interdépendants ; au lieu de cela, ils se trouvent réduits à l'expression d'une volonté unique et omnipotente émanant d'entités collectives invisibles (Popper mentionne pêle-mêle les capitalistes, les impérialistes, les sages de Sion...).

La « théorie sociologique du complot », écrit Popper, s'apparente à « un type assez primitif de superstition ». Cette vision est restée prédominante depuis lors : dans un [article influent](#) publié il y a dix ans, deux juristes de Harvard – Cass Sunstein et Adrian Vermeule – parlent ainsi d'« épistémologies boîteuses ».

Dès lors que les théories du complot sont considérées comme un problème de nature cognitive, elles deviennent aussi un problème d'ordre purement individuel. Si elles ne nous disent certes rien sur la société, elles nous parlent en revanche des personnes qui y adhèrent. Même lorsque le diagnostic se fait en des termes vaguement sociologiques (faible niveau d'éducation, classes populaires, etc.), les

théories du complot deviennent le symptôme d'une déficience de la pensée, d'une incapacité à s'orienter dans l'environnement informationnel.

En somme, nous avons réduit les théories du complot à de l'information, et ceux qui y croient à de médiocres processeurs d'information. On ne s'étonnera pas si de nombreux observateurs en viennent désormais à considérer les théories du complot contemporaines comme une forme d'analphabétisme propre à l'ère digitale : le « [nouveau conspirationnisme](#) », selon eux, ne se rapporterait à aucun événement réel (rien ne se passe à Comet Ping Pong contrairement, par exemple, à l'assassinat de Kennedy) et se réduirait à de l'air chaud généré par les serveurs de Facebook. Pour ces mêmes observateurs, QAnon est un phénomène qui jamais n'aurait été possible « [ne serait-ce qu'au début de ce siècle](#) ».

Il est indéniable qu'Internet et les réseaux sociaux jouent un rôle majeur dans la diffusion des théories du complot, mais cela ne signifie pas pour autant que celles-ci se réduisent à une question d'information, ni que nous ayons affaire à un phénomène nouveau : ce qui frappe, à y regarder de plus près, c'est, au contraire, l'impression de déjà vu.

Nous avons remplacé les conditions sociales et économiques par des biais cognitifs.

En mai 1969, une rumeur se répand comme une traînée de poudre dans la ville d'Orléans : des jeunes femmes disparaissent mystérieusement dans les salons d'essayage de six boutiques de la ville. Les victimes sont droguées et enlevées via des tunnels souterrains afin d'être vendues à des réseaux internationaux de prostitution. Le fait que les propriétaires des magasins incriminés soient juifs n'est certainement pas un hasard.

Au fur et à mesure que la rumeur prend de l'ampleur, le silence des médias locaux devient suspect et finit par se fondre dans la trame de la conspiration : la presse est achetée – *fake news* ! – et les autorités publiques sont de mèche. Le 31 mai, alors que de nombreux Orléanais font leur marché, des petits groupes se rassemblent devant les magasins incriminés dans une atmosphère volatile. Seule la fin du marché et le début du second tour de l'élection présidentielle désamorcent une situation explosive, dans laquelle il n'aurait pas été impensable que la rumeur pousse quelqu'un à l'action, comme ce fut le cas cinquante plus tard à Comet Ping Pong.

Ce qui frappe dans l'incident d'Orléans, ce sont les similitudes avec les théories du complot actuelles : l'horreur cachée derrière la devanture d'un commerce populaire, le trafic sexuel mondial, les tunnels secrets, la collusion des médias et de l'élite politique. A une différence près : l'absence d'Internet.

Au lendemain de la rumeur, le sociologue Edgar Morin s'était rendu à Orléans avec plusieurs de ses collègues afin de comprendre l'origine et la diffusion de la théorie du complot. Publié à chaud, [La Rumeur d'Orléans](#) est le récit de cette enquête de terrain. A ma connaissance, aucune analyse du phénomène QAnon n'a fait référence à cet ouvrage, pourtant traduit en anglais dès 1971.

À le relire aujourd'hui, on est frappé par deux choses : la relative stabilité dans le temps des schémas complotistes, et, à l'inverse, la transformation radicale de notre façon de les analyser. Ne pouvant en attribuer la responsabilité à l'information en ligne, Edgar Morin identifia des facteurs sociaux, économiques et culturels plutôt que des mécanismes cognitifs ou des logiques d'information.

Il tenta de déchiffrer la panique morale à l'origine des rumeurs antisémites en relation avec l'évolution de la structure démographique de la ville, les nouvelles identités de genre, le rôle des femmes sur le marché du travail, les processus de modernisation économique qui perturbaient le tissu social et les codes moraux de la ville, ainsi qu'un lent processus de déclin qui voyait une ancienne capitale médiévale se transformer en grande banlieue parisienne. Pour le dire brièvement, Morin s'est efforcé de comprendre la situation historique dans laquelle un mythe avait resurgi, et non une erreur d'inférence ou une épistémologie boîteuse.

Le *debunking* s'avère être, en définitive, une défense du *statu quo*.

Ce qui est remarquable, cinquante ans plus tard, c'est à quel point ce monde réel a disparu de nos réflexions sur les théories du complot. Nous avons remplacé les conditions sociales et économiques par des biais cognitifs, les mythologies politiques et religieuses par des erreurs étiologiques, l'histoire par des préjugés ataviques. Ce n'est pas seulement que nous avons projeté les causes du complotisme dans les profondeurs du cerveau humain : nous partons du principe que ces profondeurs sont plus faciles à sonder que le monde qui nous entoure, et plus faciles, aussi, à réformer.

Ni les partisans de la démystification (*debunking*), ni les nouveaux justiciers de l'information ne considèrent la possibilité que la cause profonde des théories du complot puisse se situer en dehors de l'esprit, et nécessiter un réexamen du monde socio-économique qui est le nôtre. Il y a là un quiétisme implicite : ce qui est en cause, ce n'est pas le monde, mais les esprits individuels qui semblent ne pas le voir pour ce qu'il est.

Il s'agit dès lors d'amener les gens à s'aligner sur une réalité qu'ils ne mesurent pas. Steven Pinker, l'un des paladins de la vérité et de la rationalité, suggère de mettre en œuvre rien moins que des programmes de « [débiaisage](#) » qui consisteraient à aider les gens à voir que le monde va bien et que tout se passera au mieux si nous laissons les responsables politiques et économiques continuer à s'en occuper sans leur faire entrave.

Il s'agit de s'adapter au monde tel qu'il est et de résister à toute tentation de le transformer. Le *debunking* s'avère être, en définitive, une défense du *statu quo* – non pas parce que les théories du complot seraient vraies, mais parce que les tenants de la démystification les utilisent pour restreindre un peu plus la place accordée au politique. Par-delà leur opposition, le *debunking* et les théories du complot sont deux formes d'anti-politique.

S'il fallait désigner un coupable de cette tendance à faire des théories du complot un problème de psychologie et de rationalité individuelles, ce serait Hofstadter. Selon les [commentaires éditoriaux](#) élogieux qui ont accueilli la récente réédition aux États-Unis de *The Paranoid Style* dans la prestigieuse collection Library of America, les travaux de Hofstadter sur « l'irrationalisme, la démagogie et la pensée complotiste » constituent une « pierre de touche pour donner un sens aux événements de 2020 ».

Ces éloges ne témoignent pas seulement de l'importance d'Hofstadter pour la culture politique américaine : elles rendent aussi hommage à un historien qui voyait dans les théories du complot l'expression d'un atavisme, une sorte de monstre lacustre qui referait épisodiquement surface dans l'histoire américaine mais que l'on ne peut comprendre qu'en termes de « psychologie des profondeurs ».

Paradoxalement, Hofstadter a doté de toute le prestige que confère un prix Pulitzer l'idée selon laquelle l'histoire a relativement peu à nous apprendre sur ce qui est en réalité une mentalité archaïque, parfois réveillée par les soubresauts de la modernité mais en dernière instance imperméable à cette dernière. Il ne faut pas s'étonner que le regain d'intérêt pour son essai sur le style paranoïaque ait lieu à l'époque des sciences cognitives et des politiques paternalistes du « *nudging* ».

On a prêté beaucoup moins d'attention aux allusions répétées d'Hofstadter à l'Apocalypse. Le porte-parole paranoïaque, écrit Hofstadter, voit le monde « en termes apocalyptiques ». Il lance des « avertissements apocalyptiques » et « trafique la naissance et la mort de mondes entiers [...] ». Comme les millénaristes religieux, il exprime l'angoisse de ceux qui vivent les derniers jours et il est parfois disposé à fixer une date pour l'apocalypse ».

Dans la tradition chrétienne, l'Apocalypse offre la première conception complotiste de l'histoire, dont la trame doit culminer dans une épreuve de force finale. Il s'agit d'une histoire d'imposture et d'usurpation. Dans le rôle principal, on trouve généralement l'Antéchrist, ou une version de celui-ci : un imitateur qui prend la place du Christ, il est le « *crisis actor* » (acteur de crise) et le « *false flag* » (faux drapeau) originel. Un usurpateur qui prétend unifier l'humanité dans le Royaume tout en installant en réalité sa tyrannie, il est le premier mondialiste et le stigmate qui pèse sur tous les mondialismes ultérieurs. Des anciens millénarismes aux élucubrations de Pat Robertson sur le « nouvel ordre mondial », il fait figure de modèle dans la plupart des théories du complot.

QAnon aussi est une variation à peine laïcisée de l'Apocalypse : un récit sur le mal absolu paradant dans le monde sous l'apparence d'une dispensation libérale ; une variation sur la dépravation morale d'un globalisme nécessairement trompeur ; une pression eschatologique liée à l'imminence d'un jugement final, assorti du traditionnel avis de tempête.

Comme l'a brillamment suggéré le critique littéraire Frank Kermode, l'Apocalypse est un récit qui nous permet de donner un sens à la finitude de notre monde, en projetant une cohérence liant sa fin à ce qui la précède. Sa structure profonde est la récapitulation : la fin reprend les événements passés sous la forme de la concordance, tout se vérifie parce que tout était lié dès le début d'une manière qui se révèle enfin. L'Apocalypse répond à un besoin profond de cohérence lorsqu'il s'agit d'appréhender l'idée de la fin ; il n'est pas étonnant que dès les années 1920 la psychiatrie ait fait la part belle à l'expérience de la fin du monde (« *Weltuntergangserlebnis* ») dans l'analyse de la paranoïa, ni qu'elle revienne sans cesse sous la plume d'un Hofstadter. Face à une échéance sans cesse reportée et à des réfutations répétées, elle doit être continuellement réinventée : « L'image de la fin », a souligné Kermode, « ne peut jamais être réfutée de façon *permanente*. »

Cela devrait donner à réfléchir aux partisans du *debunking*. Non seulement les théories du complot s'appuient sur des modèles culturels fondamentaux qui ne sont pas faciles à déraciner, mais les religions établies sont elles aussi des « épistémologies boîteuses », pour reprendre l'expression de Sunstein et Vermeule. L'implication n'a pas échappé aux adeptes de QAnon : « Si Jésus revenait sur terre aujourd'hui, pensez-vous que vous le reconnaîtriez en raison de ses miracles ? », écrit l'un d'entre eux, « ou le qualifieriez-vous de théoricien du complot ? »

Les théories du complot reposent sur la foi en ce que le temps tient en réserve. La « vérité » qu'elles défendent est définie par la révélation de ce qui est à venir, et non par une démonstration logique. Non seulement la démystification est impuissante dans ces cas-là, mais c'est précisément dans la persévérance face à l'adversité et aux preuves du contraire que se révèle la foi. Parce qu'elles

s'articulent autour d'un sens apocalyptique du temps, les théories du complot ne sont pas seulement des idées erronées : elles sont, aussi, une manière spécifique d'être au monde.

Hofstadter était trop occupé à faire passer une prise de position politique pour un diagnostic psychanalytique et à assimiler son tiède libéralisme à l'idée même de rationalité pour s'intéresser davantage aux métaphores apocalyptiques qu'il affectionnait. C'est à l'anthropologue des religions Ernesto De Martino que revient le mérite d'avoir exploré les affinités entre l'esprit paranoïaque et l'apocalypse dans un [essai](#) publié la même année que *The Paranoid Style* dans la revue italienne *Nuovi argomenti* et intitulé « Apocalypses culturelles et apocalypses psychopathologiques ».

Rien n'indique qu'Hofstadter et De Martino avaient connaissance de leurs travaux respectifs, mais tous deux affrontaient la crise du progressisme libéral – Hofstadter avec le ton posé d'un porte-parole, en présentant ses mécontents comme un atavisme folklorique, et De Martino en développant une analyse historique et anthropologique plus critique. Ce dernier partait d'un diagnostic culturel pour lequel l'épuisement des idéologies du progrès et le déclin du religieux rendaient l'humanité incapable d'affronter autrement que sur un mode pathologique et paralysant les scénarios apocalyptiques que l'arme nucléaire rendait actuels.

Pour De Martino, les visions rédemptrices de la fin du monde – ce qu'il appelle les « apocalypses culturelles » – constituent un phénomène universel. Si tout risque de se dissoudre dans le néant, ou est voué, de toute façon, à disparaître, l'élan productif qui soutient la vie collective disparaît. Ce n'est qu'en mettant de côté ce risque que les sociétés humaines ont pu donner une valeur à leur existence mondaine et se projeter dans l'histoire. Lorsque les premiers chrétiens de Thessalonique se sont persuadés de l'imminence des derniers jours et ont sombré dans une stupeur oisive, il a fallu toute la verve apocalyptique d'un Saint Paul pour transformer l'angoisse paralysante en promesse d'un monde meilleur autour duquel une communauté chrétienne pouvait organiser sa vie ici et maintenant.

Les apocalypses culturelles, cependant, ne sont pas forcément religieuses ni ne signifient nécessairement la fin de l'existence terrestre en tant que telle. Elles peuvent aussi se manifester sous la forme de « l'aspect social et politique de la fin d'un monde historique donné » (De Martino s'est particulièrement intéressé aux mouvements millénaristes déclenchés par la fin de la domination coloniale en Afrique, mais aussi à la fin de la société capitaliste bourgeoise promise par le marxisme) ou d'un événement particulier dans la vie d'un individu ou d'une communauté. À chacun de ces moments critiques, les cérémonies religieuses, les rituels profanes, les idéologies progressistes ou révolutionnaires atténuent l'idée d'un effondrement final et révèlent à nouveau la possibilité d'une existence collective et porteuse de sens. Fondamentalement, les cultures apocalyptiques se résument au proverbial *Keep Calm and Carry On* du blitz anglais.

En l'absence de ces médiations culturelles, les peurs apocalyptiques prennent une tournure strictement individuelle et, par conséquent, pathologique : l'effondrement du monde devient une expérience solitaire, privée, voire intime, et le sentiment de perte est détaché de toute communauté culturelle. L'individu se retrouve submergé par un sentiment d'aliénation et de passivité. En s'effondrant, le monde emporte avec lui la possibilité d'une présence au monde. Le familier devient étrange et inquiétant, comme si le monde qui figurait à l'arrière-plan du quotidien cédait soudainement et les relations stables et objectives entre les choses se dénouaient au profit de leurs connexions occultes. Le monde devient « un réseau de menaces diffuses, de forces hostiles, d'obscurs complots ourdis à nos dépens ».

L'apocalypse psychopathologique, en définitive, est une forme paroxystique et existentielle de l'angoisse du statut dont Hofstadter avait fait le fondement psychologique de l'esprit paranoïaque. À une différence près, qui est de taille : là où Hofstadter croyait avoir circonscrit un problème de psychologie collective, De Martino voyait le résultat d'un échec culturel.

Dans un livre plus ancien, De Martino s'était intéressé à ceux qui, dans le monde archaïque, conjuraient ces risques apocalyptiques : les chamans. Sa grande intuition était que le monde que nous considérons comme acquis, et qui constitue l'arrière-plan stable de nos vies, n'est pas une donnée mais une conquête historique et culturelle, dont dépend notre sentiment d'autonomie.

Dans les sociétés primitives, il a fallu arracher ce monde à un environnement peuplé d'esprits invisibles et de forces magiques, auxquels l'individualité, encore balbutiante, risquait à tout moment de succomber. De peur qu'il n'anéantisse l'individu et ne menace la communauté tout entière – comme dans le cas des Thessaloniciens –, ce risque devait être contenu.

Ne pouvant entièrement l'écarter, les chamans faisaient de ce risque d'effondrement de la présence au monde le point de départ de leurs rituels pour en transformer le sens : au lieu d'y succomber passivement, ils le provoquaient afin de contrôler les forces occultes de leurs cosmogonies. En apprivoisant les esprits invisibles et en les soumettant à leur emprise, ils recouvraient pour toute la communauté « le monde qui [était] sur le point d'être perdu », écartant ainsi le risque psychopathologique et enchâssant de manière pérenne l'expérience apocalyptique dans un tissu culturel collectif. Saint Paul n'était rien d'autre que le chaman du christianisme primitif.

Les théories du complot évitent la chute dans la paranoïa individuelle et transforment les sentiments apocalyptiques en composantes pour la construction de communautés alternatives.

Will & Power : Inside the Living Library est le roman que Chansley a publié en 2018 sous le pseudonyme de Loan Wold. Il y est question, là aussi, de chamanisme, et d'un monde perdu et retrouvé. Comme pour son essai, il s'agit d'une lecture qui met la bonne volonté du lecteur à l'épreuve. Le personnage principal, qui n'est pas sans rappeler l'auteur de l'ouvrage, part camper après s'être séparé de sa petite amie et avoir perdu son travail dans un magasin de jardinage.

Au fond des bois, il rencontre une créature d'une autre planète, semblable à un Sasquash, qui l'initie à une sagesse ancienne appelée « Shama » et lui enseigne à exploiter les pouvoirs du champ magnétique terrestre et à communiquer avec les esprits animaux et végétaux qui peuplent le monde. Bien qu'ils soient accessibles à tous les humains, les pouvoirs du chamanisme ont été gardés secrets et pervertis pour servir les desseins des « Seigneurs Noirs », une race maléfique de colonisateurs extraterrestres qui se dissimulent sous une apparence humaine.

Il n'est pas nécessaire de s'attarder sur les détails embarrassants de l'intrigue, donnée à lire dans le style d'un SMS et la gamme sentimentale d'une palette d'emojis. La croyance dans le magnétisme animal n'a rien de nouveau et, depuis son origine au XVIII^e siècle sous la plume de Franz Mesmer, elle a été associée à l'idée d'action à distance et, souvent, à des théories du complot.

Chansley donne toutefois à ces vieux thèmes une tournure contemporaine et technologique : ces flux d'énergie invisibles deviennent le « *Life-Net* », réseau par lequel les plantes et les créatures échangent « toutes sortes d'informations ». Les événements locaux sont « téléchargés » sur ce réseau et accessibles de partout dès lors que le nouvel initié au chamanisme s'y connecte. Le monde

devient ainsi une « bibliothèque vivante » où chaque créature, chaque être est connecté à tout ce qui l'entoure : une dense forêt d'hyperliens dans laquelle on peut « surfer » indéfiniment.

Le monde apocalyptique du paranoïaque, selon De Martino, se caractérise par un « excès de sens », une surcharge de signification qui fait que rien n'est exactement conforme aux apparences. Les choses sont insaisissables et mystérieuses, leurs liens sont obscurs, et la rencontre avec la réalité sans cesse repoussée. Les deux livres de Chansley traitent d'un monde tellement saturé de sens qu'il craque aux entournures.

Dans son essai, il est question d'un univers désorientant, dans lequel aucune vie active n'est possible : une sorte de palais des glaces dans lequel on ne peut que courir après des points de fuite et se sentir impuissant, en proie aux forces menaçantes de l'État profond, et dépossédé de sa liberté.

Dans son récit consacré au chamanisme, la même expérience de ces couches de sens infinies devient libératrice. Ce qui était auparavant un réseau mystérieux et insaisissable de connexions occultes devient une extension illimitée des pouvoirs individuels. L'étrange sentiment que « rien n'est exactement ce qu'il y paraît » se transforme en une prise de conscience stimulante que « tout est lié ». Le monde de la théorie du complot se retourne sur lui-même, comme un gant. En s'abandonnant aux forces invisibles de l'univers pour mieux les dominer, le « Q Shaman » recouvre lui aussi le monde perdu de la liberté humaine.

Un chaman aux pouvoirs étendus, qui restitue aux autres leur puissance d'agir : la folie des grandeurs est bien sûr un symptôme classique de la paranoïa de persécution. De ce point de vue, le chamanisme de Chansley est risible. Ses pitreries bruyantes et son accoutrement prétentieux sont aussi authentiques sur le plan culturel que les canaux vénitiens à Las Vegas. Ses expériences avec les psychotropes sont des trips privés sans lien aucun avec quelque tradition vivante que ce soit. Et pourtant, ce chamanisme de pacotille traduit quelque chose de fondamental quant aux théories du complot, quelque chose que les considérations psychologiques ou cognitives, pour ne pas parler des dissertations épistémologiques ou des théories de l'information, ne parviennent pas à saisir. Il vise à exorciser l'emprise paralysante des angoisses apocalyptiques et à restaurer la perspective d'un monde commun. Pour le dire autrement : il esquisse ce que De Martino a appelé une apocalypse culturelle.

Le « Q Shaman » est le reflet de quelque chose qui traverse, voire définit QAnon et tous les mouvements contemporains qui capitalisent sur la pensée conspirationniste : en prenant de l'ampleur, les théories du complot évitent la chute dans la paranoïa individuelle et cherchent à transformer les sentiments apocalyptiques en composantes de base pour la construction de communautés alternatives, qu'elles soient culturelles ou politiques.

Si le chamanisme a disparu ou se retrouve désormais réduit au rang de survivance archaïque, ce n'est pas le cas de l'expérience apocalyptique que les chamans cherchaient à canaliser. Pour De Martino, ce « drame existentiel » est susceptible se manifester dans les sociétés modernes, en particulier dans des situations de « souffrance et de dénuement », comme les guerres ou les famines, qui placent l'individu dans une situation de détresse insoutenable.

Ces situations dans lesquelles la présence au monde ne va plus de soi ne sont plus marginales : le dérèglement climatique et son cortège d'extinctions, la destruction d'écosystèmes d'ampleur continentale, le déracinement de communautés entières fuyant les ravages de guerres sans fin ou la dégradation irréversible de leur habitat, une pandémie mondiale qui ravage les plus vulnérables, des

inégalités sociales et économiques sans précédents qui font que, pour des millions de personnes, la fin du mois fait parfois figure de fin du monde.

Jamais auparavant notre existence en tant qu'individus et en tant qu'espèce n'a semblé aussi précaire. Jamais notre monde n'a semblé aussi fragile. Notre capacité à nous projeter dans l'avenir s'est considérablement réduite. Même les exploits spatiaux, autrefois considérés comme des pas de géant pour l'humanité, ressemblent aujourd'hui à des exercices d'évacuation pour les cabines de première classe. Les capsules de sauvetage privées qui mettent des milliardaires en orbite n'annoncent aucun progrès : elles confirment seulement qu'il est minuit moins une.

Pourtant, la vie continue comme si de rien n'était. On cherche en vain les ressources culturelles et politiques qui nous aideraient à percer les brumes apocalyptique du présent pour discerner la lueur d'un nouveau jour qui serait aussi un jour meilleur. Dans cette situation schizophrénique, la dissonance cognitive ne peut que devenir la norme—et ce qui est peut-être étonnant n'est pas tant la diffusion des théories du complot que le fait qu'elles ne soient pas plus répandues encore.

Dans son analyse de la rumeur d'Orléans, Edgar Morin soulignait que l'un des facteurs permettant à des mythologies dangereuses de s'imposer à une ville entière était la « sous-politisation ». La prolifération des théories du complot reflète la pauvreté d'une culture politique qui n'a rien à offrir à des millions d'individus confrontés à la disparition de leur monde. Parce qu'elles sont une tentative désespérée et indigente de donner du sens à la dimension catastrophique du présent lorsque les ressources culturelles disponibles n'y suffisent plus, les théories du complot sont une excroissance directe de ce vide politique.

Fin observateur, Morin s'en prenait également à « l'incapacité de l'intelligentsia à aborder ces problèmes ». Rien n'a changé : ce n'est que depuis une position privilégiée où la certitude de leur monde est acquise que les experts d'aujourd'hui peuvent considérer les théories du complot comme des déficiences cognitives à corriger, et rester sourds à la crise existentielle qu'elles expriment.

Si la propagation des théories du complot nous préoccupe, nous devons nous rendre compte que le *debunking* est une distraction, un passe-temps pour fact-checkers et chiens de garde de l'information. Nous devons nous pencher sur le manque de vision politique dont se nourrit le complotisme, et dont les commissions gouvernementales censées le combattre ne sont que les cache-misère.

La politique a fondamentalement à voir avec le temps, et elle échoue lorsqu'elle s'apparente à l'administration des derniers jours. Repousser à plus tard la fin du monde a toujours été la justification conservatrice du maintien de l'ordre et de la préservation du statu quo. Quant à l'accélérationnisme aveugle qui fait aujourd'hui figure d'alternative, il n'est en réalité qu'une stratégie différente au service des mêmes objectifs. La seule et véritable alternative consiste à retrouver une capacité politique, à jeter des ponts par-delà un présent cataclysmique, à reconstruire la vision d'un monde commun et d'un avenir inclusif pour tous ceux qui sont en train de perdre le leur.

À défaut, les théories du complot continueront de prospérer et d'occuper la place qui était autrefois celle des idéologies. Il est déjà clair que les politiciens tentés de les exploiter jouent à l'apprenti sorcier, pour ne pas dire à l'apprenti chaman. Et comme chacun le sait, leur heure vient quand sonnent les douze coups de minuit.

Traduit de l'anglais par Hélène Borraz

[Nicolas Guilhot](#)

Historien, professeur d'histoire intellectuelle à l'Institut universitaire européen de Florence